

AGAT FILMS ET CIE PRÉSENTE

LES NEIGES DU KILIMANDJARO

UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES



ARIANE JEAN-PIERRE GÉRARD GRÉGOIRE MARILYNE ANAÏS ADRIEN
ASCARIDE DARROUSSIN MEYLAN LEPRINCE-RINGUET CANTO DEMOUSTIER JOLIVET
SCÉNARIO ET DIALOGUES JEAN-LOUIS MILESI ET ROBERT GUÉDIGUIAN

AGAT FILMS ET CIE PRÉSENTE



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

LES NEIGES DU KILIMANDJARO

UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN

INSPIRÉ DU POÈME DE VICTOR HUGO *LES PAUVRES GENS*

SORTIE LE 16 NOVEMBRE 2011

1h47 - Dolby / DTS - 35mm / DCP - format 1.85

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR LE SITE
WWW.DIAPHANA.FR

DISTRIBUTION

Diaphana Distribution
155, rue du Faubourg Saint Antoine
75011 Paris
Tél. : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

PRESSE

Marie-Christine Damiens
13, rue Yves Toudic
75010 Paris
Tél. : 01 42 22 12 24
mc.damiens@wanadoo.fr



(...)

Elle dit : «À propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine. »

(...)

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
«Diable ! Diable ! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avons cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?

(...)

Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur, tout seuls, avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

- Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! »

Victor Hugo - Les Pauvres Gens



SYNOPSIS

Bien qu'ayant perdu son travail, Michel vit heureux avec Marie-Claire. Ces deux-là s'aiment depuis trente ans... Leurs enfants et leurs petits-enfants les comblent... Ils ont des amis très proches... Ils sont fiers de leurs combats syndicaux et politiques... Leurs consciences sont aussi transparentes que leurs regards.

Ce bonheur va voler en éclats avec leur porte-fenêtre devant deux hommes armés et masqués qui les frappent, les attachent, leur arrachent leurs alliances, et s'enfuient avec leurs cartes de crédit.

Leur désarroi sera d'autant plus violent lorsqu'ils apprendront que cette brutale agression a été organisée par l'un des jeunes ouvriers licenciés en même temps que Michel, par l'un des leurs...

Michel et Marie-Claire vont peu à peu s'apercevoir que leur agresseur, Christophe, n'a agi que par nécessité. En effet, il vit seul avec ses deux petits frères et s'en occupe admirablement, veille à leurs études comme à leur santé...



FICHE ARTISTIQUE

Marie-Claire	Ariane ASCARIDE
Michel	Jean-Pierre DARROUSSIN
Raoul	Gérard MEYLAN
Denise	Marilyne CANTO
Christophe	Grégoire LEPRINCE-RINGUET
Flo	Anaïs DEMOUSTIER
Gilles	Adrien JOLIVET
Le commissaire	Robinson STÉVENIN
La mère de Christophe	Karole ROCHER
Agnès	Julie-Marie PARMENTIER
Le serveur	Pierre NINEY
Jules	Yann LOUBATIÈRE
Martin	Jean-Baptiste FONCK
Maryse	Emilie PIPONNIER
Jeannot	Raphaël HIDROT
Gabriel	Anthony DECADI
Martine	Frédérique BONNAL

ENTRETIEN AVEC ROBERT GUÉDIGUIAN

Comment est venue l'idée de prendre comme point de départ le poème de Victor Hugo, *Les Pauvres Gens* ?

En 2005, en rédigeant un texte où j'appelais à voter contre la Constitution européenne, j'avais, pour désigner de manière un peu générale «les nouvelles formes de la classe ouvrière», fait référence aux *Pauvres Gens* du poème de Victor Hugo. C'est à cette occasion que je l'ai relu. La fin du poème, c'est-à-dire l'adoption des enfants de la voisine décédée par le pauvre pêcheur, qui dit « nous avons cinq enfants, cela va faire sept » et qui découvre que sa femme l'a devancé en les ramenant chez eux, est absolument bouleversante. Un tel élan de bonté, un tel excès de cœur, c'est exemplaire. Et, en plus, il y a cette concordance, ce geste amoureux des deux personnages, l'homme et la femme, qui sont à égalité dans la générosité. J'ai immédiatement pensé que ça ferait une magnifique fin de film. Il ne restait plus qu'à trouver un chemin contemporain pour arriver à cette fin là.

Après un polar (LADY JANE) et un film historique (L'ARMÉE DU CRIME), c'est un retour au cinéma de vos débuts ?

Évidemment, il n'était pas question de raconter une histoire de pêcheurs en Bretagne au XIX^e siècle, mais bien de faire un film qui se passe de nos jours, à Marseille, avec Ariane Ascaride, Gérard Meylan et Jean-Pierre Darroussin. Et, comme en 1980 avec DERNIER ÉTÉ, comme en 1997 avec MARIUS ET JEANNETTE, j'ai eu envie de faire le point. Sur ce quartier où je suis né, l'Estaque, et sur les «pauvres gens» qui l'habitent... Retourner là où j'ai commencé à regarder le monde et voir comment il est aujourd'hui, pour en tirer, peut-être, deux ou trois choses universelles.

C'est un film, qui, une fois encore, met à l'épreuve la réalité du mot «ensemble» ?

Pour moi, l'une des choses les plus graves dans la société actuelle, est qu'il n'y ait plus de conscience de classe. Au sens où on ne peut même plus dire «classe ouvrière», c'est pourquoi je dis les «pauvres gens». Or la conscience d'être des «pauvres gens» n'existe pas. Il s'avère qu'il n'y a plus, en France, les grandes unités industrielles qui existaient encore dans les années 1970-80, où trois mille ouvriers sortaient de l'usine. La conscience de classe, à ce moment-là, était non seulement possible, mais elle se voyait : elle était matérialisée par ces milliers d'hommes en bleu de travail. Et, tout naturellement, les gens étaient ensemble, ils avaient des intérêts communs, y compris, d'ailleurs, quand ils avaient des identités différentes. Il n'y a pas deux peuples, l'un autochtone, salarié, syndiqué, pavillonnaire... et l'autre chômeur, immigré, délinquant, banlieusard. La politique et le cinéma peuvent œuvrer à démasquer cette imposture intellectuelle. Je ne changerai jamais d'avis là-dessus : c'est là l'essentiel.

Dans la forme aussi, vous êtes revenu à un film solaire, avec la mer et les cigales ?

Et des cigales, nous n'en avons pas mixées depuis MARIE-JO ET SES DEUX AMOURS. Je me suis beaucoup baladé depuis cinq films dans des formes que je connais moins. Là, je suis chez moi ! Nous sommes même revenus, sur proposition de Pierre Milon, mon chef opérateur, au super 16 que nous avons abandonné pour le numérique depuis deux films. Et ça nous a fait plaisir : ça donne

à l'image une chaleur, du grain, quelque chose de plus habité... Je fais un retour à ce que j'appelle mes «fondamentaux», sur le fond, comme sur la forme. La différence, c'est que dans DERNIER ÉTÉ, les personnages avaient 25 ans, parce qu'ils avaient mon âge, que dans MARIUS ET JEANNETTE, ils en avaient un peu plus de 40 ans, et qu'ils ont maintenant 50 et quelques années, car moi-même j'ai 50 et quelques années.

Marie-Claire et Michel, les personnages incarnés par Ariane Ascaride et Jean-Pierre Darroussin, sont parents et même grands-parents ?

Cela me pendait au nez de travailler sur deux générations et plus seulement sur une seule. À l'écriture, avec Jean-Louis Milesi, on a décidé que les deux couples centraux, d'un certain âge, seraient encerclés par des personnages très jeunes. Je voulais que l'opposition entre la génération représentée par Marie-Claire et Michel et la génération qui suit, ne se traduise pas uniquement à travers le personnage qui les agresse. C'est pourquoi ils sont aussi en opposition avec leurs propres enfants, qui ne comprennent pas les choix de leurs parents. Florence et Gilles sont dans le repli amicalo-familial, ce qui, pour moi, constitue une régression, ils ne veulent pas mettre en danger leur petit confort. Je ne leur jette pas la pierre, eux-mêmes ont été chahutés, Gilles a perdu son travail à la réparation navale, même s'il en a retrouvé depuis, et le mari de Florence est obligé de travailler à Bordeaux, et il est toujours en déplacement, ce qui complique leur quotidien. Disons qu'ils ont perdu leur «faculté d'indignation». Je comprends qu'on ait peur de sortir du chaud... parce qu'on n'a pas envie d'avoir froid, c'est légitime. Mais ça devient grave, dans l'histoire que nous racontons, et leurs parents leur donnent une leçon de courage.

Le personnage de l'agresseur, bien que de la même génération que Florence et Gilles, se bat avec une autre réalité.

Dans les jeunes générations, les «nouveaux pauvres gens», nous avons voulu parler de ceux qui, touchés de plein fouet, sont plus révoltés que nos personnages principaux qui ont trouvé, parce que, tout simplement, les circonstances l'ont permis, un fragile équilibre dans un repli de solidarité interne au plus petit groupe qui existe, c'est-à-dire la famille. Christophe, lui, bascule par nécessité, puisqu'on va découvrir qu'il a payé le loyer avec le butin, et qu'en fait de famille, il élève seul ses deux frères.

L'agression est une sorte d'électrochoc pour Marie-Claire et Michel ?

Ils prennent des coups, au sens strict du terme, mais aussi des coups au moral. Ce qui leur arrive à ce moment-là leur semble inconcevable. Ils sont agressés par l'un des leurs et ça les détruit intellectuellement, par rapport à ce pour quoi ils ont toujours lutté. C'est insupportable pour eux, qui n'ont que quelques maigres acquis, comme, au bout d'une vie de travail, on arrive à en avoir enfin, comme on arrivait à en avoir. Tous les experts du monde politique et syndical le constatent : on vit un déclassement. C'est la première fois, historiquement, que nous sommes face à une génération qui risque de vivre moins bien que ses parents.

Marie-Claire et Michel se rendent compte qu'il y a plus pauvre qu'eux. Et qu'on est toujours le riche de quelqu'un. Ce qui leur fait revisiter la notion de «courage» contenue dans le discours de Jaurès que cite Michel...

Le film est pris entre Victor Hugo et Jaurès. Je crois que le premier livre sérieux que j'ai lu, enfant, était *Les Misérables*, je suis passé directement du *Club des cinq* à Hugo. Et, dès que j'ai commencé à militer, Jaurès est arrivé au galop, à travers ce texte extrait du discours d'Albi à la jeunesse, magnifiquement écrit, remarquable à tout point de vue. Dans ce discours, Jaurès définit le courage de diverses manières, avec cette figure rhétorique qui consiste à répéter, à chaque début de phrase : «le courage c'est...». Et il appuie sur le fait que le courage c'est se prendre en charge individuellement aussi, il insiste sur le lien entre la vie individuelle et la vie collective, l'individu et la société. Il n'y a pas du courage que dans le collectif, il y a du courage dans le quotidien de chacun, dans son fonctionnement, ses pratiques, et sa morale. Marie-Claire et Michel se disent qu'il faut faire quelque chose. Ils ont passé leur vie à se battre collectivement, mais ils constatent que ça ne suffit plus.

Lorsque Christophe pointe l'injustice de la décision du tirage au sort, il ébranle Michel, le vieux syndicaliste...

Il fait plus que l'ébranler : Michel pense qu'il «n'a pas tort», donc qu'il a raison. Et ça bouleverse sa stratégie dans ce combat et les choix qu'ont faits les membres du syndicat. Ce que propose Christophe, examiner les situations de chacun, c'est juste. Ce jeune homme est libertaire sans en avoir l'air, il fait du communisme, sans le savoir.

Sur la vengeance, la soif que le méchant soit puni, la réaction de Raoul est extrêmement violente, extrêmement courante, aussi, hélas...

Et les gens qui réagissent comme ça ne sont pas forcément d'extrême droite. C'est viscéral, et indépendant de sa position politique. Et pour moi, c'est regrettable, et c'est d'ailleurs ce que pense Michel. Si on veut changer le monde, il faut intervenir sur tous les sujets : le nucléaire, la condition féminine, la sexualité, la punition dans la société... Bref, sur tous les thèmes qui n'ont pas l'air concerné par le social, l'économique et le politique et qui pourtant le sont.

Il y a d'ailleurs dans ce film, comme souvent dans votre cinéma, à côté des grandes choses dont nous venons de parler, les petites choses : apprendre aux enfants à manger des sardines, boycotter un boucher qui se conduit mal, parler en pleine nuit à une vieille dame isolée...

J'aime, dans la vie, les choses infiniment banales qu'on fait tous les jours : le café, les courses, les discussions... Dans les films, ce sont des petits détails quotidiens qui entrent dans le récit, et qui donnent des épaisseurs, des couches. J'ai toujours écrit des scènes quotidiennes, je ne m'en lasse pas. Et je les filme, les découpe et les monte très simplement, pour raconter ni plus ni moins que ce que ça raconte, sans aucune sophistication particulière : la vie même ! Ce qui ne m'empêche pas de me moquer de moi, de temps à autre, et de trouver que j'abuse un peu. Ici, il y a beaucoup de côtelettes, de sardines, de saucisses... LES NEIGES DU KILIMANDJARO est certainement le film de l'histoire du cinéma où il y a le plus de barbecues !

Dans le film, la mer, vue à travers les fenêtres de chaque maison, est le seul bien unanimement partagé ?

Oui. Mais c'est aussi la vue sur le monde du travail. Et le travail, certains en ont et d'autres pas ! Chaque fenêtre est barrée par les énormes grues du port de Marseille. Aux repérages, nous avons axé tous nos choix d'appartements en fonction de ces grues : c'est de là que, symboliquement, le récit part, avec la première scène du licenciement, sur les quais. De chez

Michel et Marie-Claire, de chez leurs enfants, de chez Raoul et Denise, de chez Christophe Brunet et même de chez Madame Iselim, la vieille dame chez qui Marie-Claire fait des ménages, on voit les grues, la mer, les bateaux. Tous ces univers sont différents, il y a de l'habitat ouvrier, des maisons de lotissements qui font «nouveaux riches» (avec des grilles et un code à l'entrée), et des barres d'immeubles pourries... Mais la vue est la même.

Les plans sont plus foisonnants que précédemment, dans ce qui remplit le cadre, dans l'utilisation des décors, la façon dont vous y faites rentrer les comédiens ?

Mais parce que je suis plus vieux ! C'est moins sec. Je laisse les choses advenir, respirer. Je laisse vivre les plans... Peut-être qu'avant, je les contraignais, les empêchais un peu plus. J'ai toujours dit que je dirigeais les acteurs dans le sens autoroutier du terme : on va dans cette direction. Mais aujourd'hui, je crois que je les laisse plus libres encore de passer d'une voie de l'autoroute à l'autre, à leur gré, je les accompagne, je danse avec eux... Cela dit, je reprends la main au montage, avec mon chef monteur Bernard Sasia. Je ne tourne quasiment jamais en plans séquences, je découpe beaucoup, et de nombreux choix existent et doivent être faits à ce moment là.

Le film, au tournage, s'appelait LES PAUVRES GENS, et vous avez finalement choisi pour titre : LES NEIGES DU KILIMANDJARO...

Les Pauvres Gens et la référence à Hugo interviennent à la fin, sur un carton qui précède le générique, ce qui a plus de sens et de force qu'au début. LES NEIGES DU KILIMANDJARO ça évoque le vaste monde, alors qu'on est à l'Estaque. Et c'est la chanson que chantent les petits-enfants de Marie-Claire et Michel pour leur anniversaire de mariage. L'idée du cadeau collectif d'un voyage en Tanzanie s'est matérialisée par cette chanson. J'ai toujours aimé la variété, ça date les événements, petits et grands, mieux que le carbone 14. Et je tiens à dire que j'ai vu Pascal Danel la chanter sur scène, au Gymnase à Marseille dans les années 1960, en première partie d'Adamo ! Marie-Claire et Michel sont de la génération Pascal Danel... et aussi de la génération Joe Cocker, dont on entend l'interprétation de *Many Rivers to cross*.

Le film prend en compte les transformations et les évolutions du monde, et les vôtres aussi. D'où la question que pose Michel : que penserait la personne qu'on était à vingt ans de ce que nous sommes devenus aujourd'hui ?

C'est une question qu'on s'est toujours posée avec Ariane et quelques autres de la bande... J'ai toujours avancé en me demandant ce que la personne que j'étais à 20 ans penserait de ce que je deviens. Et à 20 ans, j'étais, comme on peut le supposer, excessif, révolté. Je dirais même que je me suis efforcé de me comporter de telle manière que le jeune homme que j'étais alors pense du bien de ce que je devenais : comme si celui que j'étais à 20 ans était mon Jiminy Cricket, ma conscience...

En empruntant un peu à Malraux, vous avez déclaré un jour qu'«un film populaire est un film qui révèle aux gens la grandeur qu'ils ont en eux» ?

Et je le pense plus que jamais. Pour moi, l'espoir est dans ces gens-là. Appelons-les des «Saints» ou des «Justes», en tout cas, il y en a, ça existe. L'espoir est dans la réconciliation de tous les «pauvres gens». Et j'imagine, d'ailleurs évidemment, comme épilogue au film, qu'à sa sortie de prison, Christophe rejoindra Michel, Marie-Claire, Raoul et Denise, et qu'ils reprendront le combat. Ensemble.

ROBERT GUÉDIGUIAN

Il est l'un des producteurs fondateurs d'**AGAT FILMS & CIE - EX NIHILO**, sociétés qui ont produit entre autres :

Hiam Abbas, Laurent Achard, José Alcala, René Allio, Sólveig Anspach, Jean-Christophe Averty, Dominique Bagouet, Lucas Belvaux, Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic, Didier Bezace, Luc Bondy, Peter Brook, Dominique Cabrera, Carolyn Carlson, Christine Carrière, Carmen Castillo, Isabelle Czajka, Marina de Van, Philippe Découfflé, Natalie Dessay, Claire Devers, Olivier Ducastel et Jacques Martineau, Eléonore Faucher, Pascale Ferran, Piotr Fomenko, Alain Françon, Jean-Claude Gallotta, Patricio Guzmán, Lucile Hadzihalilovic, Cédric Kahn, Lech Kowalski, Diego Lerman, Susanne Linke, Haroun Mahamat-Saleh, Tonie Marshall, Ariane Mnouchkine, Gérard Mordillat, Agnès Obadia, Christophe Otzenberger, Nicolas Philibert, Jean-Henri Roger, Brigitte Roüan, Hiner Saleem, Ghassan Salhab, Pierre Salvadori, Peter Sellers, Claire Simon, Michel Spinosa, Jean-Pierre Thorn, Paul Vecchiali, Anne Villacèque, Bob Wilson, Jean-Jacques Zilbermann...

Il est auteur, réalisateur, producteur de :

1981 **Dernier été**
1984 **Rouge midi**
1985 **Ki lo sa ?**
1990 **Dieu vomit les tièdes**
1993 **L'argent fait le bonheur**
1995 **À la vie à la mort !**
1997 **Marius et Jeanette**
1998 **À la place du cœur**
2000 **À l'attaque**
2001 **La ville est tranquille**
2002 **Marie-Jo et ses deux amours**
2004 **Mon père est ingénieur**
2005 **Le promeneur du Champs de Mars**
2006 **Le voyage en Arménie**
2008 **Lady Jane**
2009 **L'armée du crime**
2011 **Les neiges du Kilimandjaro**

En 2000, il met en scène Ariane Ascaride dans une pièce d'Évelyne Pieller :

Le grand Théâtre au Théâtre National de Chaillot.

En 2010, il met en scène un choix d'extraits de *Auschwitz et après* de Charlotte Delbo, avec Ariane Ascaride au Théâtre du Rond-Point.





(...) « Le courage, c'est d'être tout ensemble, et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale. Le courage, c'est de surveiller exactement sa machine à filer ou à tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel où la machine sera la servante commune des travailleurs libérés. (...) »

Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin. Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques ». (...)

Jean Jaurès - *Discours à la jeunesse*, Albi, 1903.

FICHE TECHNIQUE

Un film de **Robert GUÉDIGUIAN**
Scénario **Jean-Louis MILES**
Robert GUÉDIGUIAN
Directeur de la photographie **Pierre MILON (AFC)**
Ingénieur du son **Laurent LAFRAN**
Chef décorateur **Michel VANDESTIEN**
Chef monteur **Bernard SASIA**
Assistant monteur / montage dialogue **Valérie MEFFRE**
Directeur de production **Malek HAMZAOU**
Assistant réalisateur **Ferdinand VERHAEGHE**
Régisseur général **Bruno GHARIANI**
Régisseur adjoint **Madjid HAMZAOU**
Chef costumière **Juliette CHANAUD**
Costumière **Anne-Marie GIACALONE**
Chef maquilleuse **Maïté ALONSO-PEDRON**
Mixage **Armelle MAHÉ**

Une coproduction
AGAT FILMS & Cie
LA FRICHE BELLE DE MAI
FRANCE 3 CINÉMA
avec la participation de
CANAL +
CINÉ CINÉMA
FRANCE TÉLÉVISIONS
en association avec
CINÉIMAGE 5
LA BANQUE POSTALE IMAGE 4
SOFICINÉMA 7
COFIMAGE 22
avec le soutien de
LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
en partenariat avec
LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Distribution
DIAPHANA DISTRIBUTION
Ventes Internationales
FILMS DISTRIBUTION



